

J. R. R. Tolkien

à 20 ans

Prélude au *Seigneur des Anneaux*



AU DIABLE VERT

Alexandre Sargos

J. R. R. Tolkien à 20 ans

Prélude au *Seigneur des Anneaux*



Collection dirigée par Louis-Paul Astraud

Déjà parus

HONORÉ DE BALZAC À 20 ANS, Anne-Marie Baron
LES SŒURS BRONTË À 20 ANS, Stéphane Labbe
ALBERT CAMUS À 20 ANS, Macha Séry
LOUIS-FERDINAND CÉLINE À 20 ANS, Louis-Paul Astraud
COLETTE À 20 ANS, Marie Céline Lachaud
MARGUERITE DURAS À 20 ANS, Marie-Christine Jeannot
GUSTAVE FLAUBERT À 20 ANS, Louis-Paul Astraud
JEAN GENET À 20 ANS, Louis-Paul Astraud
JOHNNY HALLYDAY À 20 ANS, Corinne François-Denève
ERNEST HEMINGWAY À 20 ANS, Luce Michel
JOHN F. KENNEDY À 20 ANS, Martine Willemin
NELSON MANDELA À 20 ANS, Solenn Honorine
GUY DE MAUPASSANT À 20 ANS, Françoise Mobihan
MARILYN MONROE À 20 ANS, Jannick Alimi
MARCEL PROUST À 20 ANS, Jean-Pascal Mahieu
JEAN-JACQUES ROUSSEAU À 20 ANS, Claude Mazauric
GEORGE SAND À 20 ANS, Joëlle Tiano
BORIS VIAN À 20 ANS, Claudine Plas

Du même auteur

YAKUSA : ENQUÊTE AU CŒUR DE LA MAFIA JAPONAISE, avec Jérôme
Pierrat, Essai, Flammarion
ENTRETIENS AVEC PIERRE BORDAGE, entretiens, Au diable vauvert

ISBN: 979-10-307-0232-3

© Éditions Au diable vauvert, 2019

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com
contact@audiable.com

Note d'avant-propos

Les noms et citations de cet ouvrage provenant du *Hobbit* et du *Seigneur des Anneaux* sont issus de la nouvelle traduction de l'anglais de Daniel Lauzon chez Christian Bourgois éditeur. Les citations provenant du *Livre des Contes Perdus* (Christian Bourgois éditeur) ont été traduites en français par Adam Tolkien, petit-fils de J. R. R. Tolkien.

Le prénom John utilisé dans cette biographie ne l'a pas été par familiarité. Ce choix s'est fondé sur une correspondance de J. R. R. Tolkien à la fin de sa vie en 1969 : Ronald « était à l'époque beaucoup plus rare en Angleterre comme prénom – je n'ai en fait jamais entendu parler d'un camarade à l'école ou à Oxford portant ce nom – bien qu'il semble aujourd'hui, hélas, très courant parmi les groupes de malfaiteurs ou autres rustres. Je l'ai quand même toujours traité avec respect, et depuis mon plus jeune âge ai refusé que quiconque en fasse un diminutif ou le déforme. Mais pour moi je restais John. Ronald était pour mes proches. Mes amis à l'école, à Oxford et plus tard m'ont appelé John (ou occasionnellement John Ronald ou J. R. au carré.) » (Lettre n° 309). Pour autant, ce choix peut faire l'objet d'un débat, la plupart des biographes ont utilisé Ronald ou John Ronald. En raison de cette lettre, nous avons, pour notre part, choisi John.

Der Berggeist – L'esprit de la montagne

Le jeune homme est en nage, des heures qu'il grimpe sur un sentier étroit, le long du glacier d'Aletsch dans les Alpes suisses. Cet été 1911 est particulièrement chaud et ensoleillé en Europe. Il n'a pratiquement pas plu depuis le mois d'avril en Angleterre, d'où il est arrivé après un long périple à travers la Belgique, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie. Mais malgré cette chaleur étouffante, inhabituelle sur ces hauteurs, il avance d'un bon pas. Ce garçon de 19 ans, mince, de taille moyenne, est dur au mal. Joueur redouté de l'équipe de rugby de la King Edward's School à Birmingham, il impressionne ses adversaires par son mental combatif, sa férocité. Son nez cassé, stigmaté de son goût prononcé pour l'ovalie, son regard profond, sérieux, déterminé, son iris gris-bleu qui évoque un ciel d'orage, contrastent avec son visage fin et juvénile.

Ah si, il a plu fin juin se souvient-il, le matin du couronnement de George V, auquel il a assisté en tant qu'élève du corps d'entraînement des officiers. *Adfuit omen*, ce fut un mauvais présage, écrira-t-il à Michael Tolkien, l'un de ses quatre enfants, en 1968. Cette inversion de la formule latine habituelle *absit omen*, qu'il n'y ait là aucun présage, un jeu de mots de linguiste, en renforce l'aspect prophétique et drama-

tique. Dans à peine trois ans, la Première Guerre mondiale éclatera. Il en sera.

En attendant, la chaleur de ce mois d'août fait fondre les plaques de neige qui recouvrent la pente abrupte bordant l'étroit sentier sur lequel s'aventure le jeune homme. De l'autre côté le fond d'un ravin à pic attend les imprudents. Soudain, le groupe d'une dizaine de randonneurs auquel il appartient s'arrête. Leur guide, inquiet, tourne la tête vers la pente qui les surplombe. Le soleil est implacable et vient d'atteindre son point culminant. Des rochers de plus en plus gros, jusqu'alors piégés par la glace, roulent vers leur étroit chemin. Mais la troupe n'a pas le choix, elle poursuit son périple, aucun refuge à l'horizon. Il faut à la fois poser le pied au bon endroit pour éviter la chute dans le ravin, donc regarder vers le bas, et en même temps avoir un œil tourné vers la paroi opposée, d'où fusent de grosses pierres dans un fracas grandissant. Impossible d'avancer sans prendre de risques. Subitement le jeune randonneur, en état de choc, se met à trembler de tous ses membres. Un gros bloc de roche vient de s'écraser devant lui à quelques centimètres de ses pieds. Un pas de plus aurait suffi à le faire chuter des dizaines de mètres plus bas. « J'ai failli mourir », confiera-t-il à l'âge de 76 ans dans une correspondance. Et l'histoire de John Ronald Reuel Tolkien se serait arrêtée là, il aurait rejoint ses défunts parents, quarante-trois ans avant la publication des deux premiers tomes du *Seigneur des Anneaux*, dont la mort, son acceptation, sera justement le fondement principal.

Cette longue randonnée dans les Alpes suisses sera une des grandes sources d'inspiration du futur écrivain. Comme cet éboulement le long du glacier d'Aletsch; Bilbo, Gandalf et leurs treize compagnons nains vivront le même genre de mésaventure dans les Montagnes de Brume. Ce séjour est une

aubaine pour cet orphelin désargenté des tristes faubourgs de Birmingham. À l'époque le tourisme est réservé aux plus riches. Depuis la mort de sa mère, John est soutenu financièrement par un tuteur, un prêtre catholique, le père Francis Morgan, qui tout généreux qu'il puisse être, n'a pas les moyens de lui offrir un tel voyage. Ses familles paternelle et maternelle font partie d'une petite bourgeoisie durement touchée par la très longue stagnation de l'économie mondiale des années 1870-1890, surtout les Tolkien, mais ils sont instruits, même érudits pour certains. Comme sa tante Emily Jane Suffield Neave (que tous appelaient Jane), la sœur de sa mère. Elle est alors une des premières femmes en Angleterre à avoir obtenu un diplôme de science, un an après la création du mouvement des suffragettes en 1903. C'est elle, grâce à ses relations haut placées, qui lui offre son billet pour la Suisse. Jane est proche d'un couple de riches propriétaires terriens, les Brookes-Smith. Subjugués par le niveau intellectuel de cette jeune veuve, dont le mari est mort deux ans auparavant, ils ont décidé de l'aider, la soutenir. Hilary, le frère cadet de John, est le premier à bénéficier de cette relation amicale. Il a arrêté ses études et vient d'être embauché par les Brookes-Smith dans une de leurs fermes du Sussex et deviendra plus tard agriculteur.

Cet été 1911, ce couple prodigue propose une virée dans les lointaines Alpes suisses à Jane, ses deux neveux, leurs propres enfants et d'autres amis, en tout une troupe d'une dizaine de personnes. Un cadeau inestimable, ils prennent en charge tous les frais y compris d'équipement. Chaussures de marche, sacs à dos, piolets, cartes, matériel pour bivouaquer. Cette virée est une invitation à l'aventure, sans doute de plusieurs semaines. Elle sera un des rares voyages marquants de J. R. R. Tolkien. Au début du xx^e siècle, les Alpes suisses se méritent encore, même pour le simple randonneur. Les cartes fiables des montagnes helvètes sont assez récentes en 1911, et il n'y

a évidemment pas d'instruments modernes pour s'orienter ni de moyens de communication rapide en cas de problèmes. Une fois arrivée en Suisse, la troupe voyage principalement à pied sur des sentiers à peine balisés. Tous équipés de lourds sacs à dos, ils s'arrêtent au hasard des rencontres dans des fermes ou des chalets isolés, doivent compter sur l'hospitalité des montagnards. Les hommes dorment souvent dans des granges, à la dure. Dans cette région encore isolée, les légendes anciennes font toujours partie de la tradition orale, cités oubliées dans des vallées perdues, dragons étranges tels que le *Stollenwurm*, sorte de serpent à tête de chat. Dans les années 1930, sans doute en souvenir de ce périple, Tolkien achètera une carte postale, copie d'un tableau de l'artiste allemand Josef Madlener. Il représente Der Berggeist, issu du folklore alpestre local, un vieil homme à la barbe blanche sur fond de neiges éternelles qui incarne l'esprit de la montagne. Il gardera précieusement cette illustration pendant des années pour finir par la glisser dans une enveloppe sur laquelle il écrira « origine de Gandalf ». Malgré son apparence, ce fameux magicien ne sera pas humain, mais un esprit incarné qui, comme Der Berggeist, prendra la forme d'un vieillard vigoureux. Gandalf fera partie des Maiar, des créatures spirituelles angéliques créées par Eru Ilúvatar, le Premier, le dieu créateur de sa future mythologie. Un démiurge qui donnera également vie aux Valar, les êtres divins chargés de veiller sur Arda, la Terre dans un très lointain passé imaginaire. Gandalf sera membre d'un ordre de mages maiar, les Istari, envoyés en Terre du Milieu pour y lutter contre le mal.

En Suisse, John expérimente la marche dans un paysage digne des légendes d'Europe du Nord, qu'il affectionne depuis l'enfance, comme celle de Sigurd et du dragon Fáfñir dont il a lu une version d'Andrew Lang dans son *Red Fairy Book*, vers l'âge de 6 ans. Ce livre a ouvert une porte dans

son esprit d'enfant ; elle ne se refermera jamais. Tolkien écrira plus tard *La Légende de Sigurd et Gudrún*, publiée bien des années après sa mort. Il tentera d'y raccorder les différentes versions de ce mythe, comme celle qui vient d'Allemagne dans laquelle Sigurd devient Siegfried. La variante la plus ancienne de cette légende est issue de l'*Edda* poétique, une des rares sources écrites de la mythologie scandinave, qui fascinera bientôt John à l'université. Dans celle-ci, Sigurd tue Fáfnir, un nain métamorphosé en dragon, pour s'emparer de son or et le donner à son père adoptif Regin, le frère de Fáfnir. Mais en goûtant le sang du dragon, Sigurd apprend que Regin a ensuite l'intention de l'assassiner. Il décapite ce père adoptif manipulateur pour vivre ensuite d'autres aventures, qui se finissent par un meurtre, le sien. Un récit lugubre, sanguinaire, envoûtant, magnifique pour Tolkien. Ce texte ancien rappelle les parties les plus sombres de son œuvre, surtout *Le Silmarillion*, la genèse tragique d'Arda. *Le Silmarillion* sera une œuvre complexe, élaborée en plusieurs étapes tout au long de la vie de J. R. R. Tolkien, elle sera publiée par l'un de ses quatre enfants, Christopher, quatre ans après la mort de son père, en 1977. Christopher Tolkien assemblera cet ensemble de récits mythologiques, qui raconteront l'origine et l'histoire du monde dans lequel évolueront les personnages du *Seigneur des Anneaux* et du *Hobbit*. Trois ans après ce voyage en Suisse, John va en entamer l'écriture par un poème, *Le Voyage d'Éarendel l'Étoile du soir*, puis suivront à partir de la fin 1916 ses premiers récits en prose, dont un dans lequel apparaîtra déjà le nom d'un des héros du futur *Seigneur des Anneaux*, Legolas. John, fasciné par les hauteurs helvètes, va bientôt devenir écrivain, même si les premiers textes qu'il va produire, la toute première version du *Silmarillion*, ne seront publiés qu'en 1983 et 1984 dans *Le Livre des Contes Perdus*. Depuis un an, il a écrit quelques

poèmes, parmi les quatre dont il reste aujourd'hui une trace, la moitié évoquent directement un univers de *féerie*, comme *The Sirens* ou *Wood-sunshine* composé en juillet 1910, dans lequel apparaissent en filigrane ses premiers elfes: « Oh! venez! dansez pour moi! Esprits des forêts. »

Les mythologies nordiques inspireront très fortement Tolkien pour créer la sienne, dont il arpente désormais le décor dans les montagnes suisses. Près de soixante ans après ce voyage, il expliquera dans un courrier à son fils Michael: « Le voyage du Hobbit (Bilbo) depuis Fondcombe¹ jusqu'à l'autre versant des Monts Brumeux², y compris la dégringolade le long des pierres glissantes jusque dans le bois de pins, a pour origine mes aventures en 1911 [en Suisse]. » Toute une géographie de La Terre du Milieu vient directement de là. Comme le mont Celebdil, sur lequel s'affronteront Gandalf et un démon Balrog dans *Le Seigneur des Anneaux*, feu créateur contre feu destructeur. Tolkien révélera qu'il a imaginé le sommet du Celebdil à partir de ses souvenirs du Silberhorn dans les Alpes suisses. Une pointe dont le manteau neigeux n'est percé d'aucune aspérité rocheuse, parfaitement blanche et immaculée. Un lieu idéal pour un combat décisif entre le bien et le mal. L'imaginaire de ce jeune homme sublime ces hauteurs en l'ébauche d'un autre monde, inaccessible, mais à portée d'œil.

D'une certaine manière, lors de cette équipée sauvage, chaque roche, ruisseau, rivière, sommet, moraine, gorge, défilé, adret, col, gouffre, combe se relie à l'œuvre du futur écrivain. Le périple a commencé par une première marche dans la vallée de Lauterbrunnen. John y croque peut-être alors

1. Fendeval dans la nouvelle traduction française de Daniel Lauzon. Cet extrait provient de *Lettres* de J. R. R. Tolkien chez Christian Bourgois éditeur, un ouvrage qui n'intègre pas encore la nouvelle traduction française.

2. Montagnes de Brume dans la nouvelle traduction.

ce qui deviendra plus tard Fendeval, Imladris en sindarin, l'une des langues elfiques qu'il est en passe d'inventer. Cette vallée encaissée sera le refuge des Elfes guidés par Elrond, un personnage issu d'une lignée mi-humaine, mi-elfique qui sera présent dans *Le Silmarillion*, *Le Hobbit* et *Le Seigneur des Anneaux*, du premier au troisième âge. Lorsqu'il effectue ce voyage en Suisse, le futur écrivain a sans doute emporté un carnet de croquis, même si aucune trace n'en a été retrouvée par la suite. Il est déjà un habile dessinateur. Ses talents graphiques lui permettront d'illustrer ses romans, au grand bonheur de ses éditeurs anglais et américains qui inséreront ses dessins dans leurs plus belles éditions. L'analogie entre la peinture qu'il y fera de Fendeval pour *Le Hobbit*, et la vallée de Lauterbrunnen sera frappante. Tolkien développera plus tard un grand talent pour l'écriture paysagère, et sera capable de décrire un milieu naturel dans le moindre détail. Capable de créer ainsi un effet de réel puissant qui immergera son lecteur dans un autre monde. Pour qu'ils soient crédibles, les univers magiques demandent une grande rigueur, celle-ci participe au fameux *willing suspension of disbelief*, la suspension consentie de l'incrédulité. Ce concept, issue de la littérature anglo-saxonne, décrit le phénomène par lequel le lecteur accepte de considérer comme réel un monde justement irréel. « Les formes fantastiques ne supportent pas la simulation », déclarera Tolkien lors d'un discours intitulé *Du conte de fées*, en 1939. Dans *Le Seigneur des Anneaux*, même les différentes phases de la lune qui accompagneront ses personnages seront calculées pour correspondre à la réalité.

Le jeune homme évolue de merveille en merveille dans les Alpes suisses. Tous ses sens sont sollicités, saturés, grisés, jusqu'à entraîner des confusions entre le présent et le passé. Sa tante Jane lui rappelle sa mère Mabel, son visage, ses attitudes. Jane est une experte en botanique, comme l'était sa

grande sœur, elle connaît les noms latins des plantes alpines qu'ils croisent au gré de leurs vagabondages: *aquila nana*, *geum montanum*, *androsace helvetica*. Elle lui en explique les vertus, les dangers. Cette réminiscence des jours heureux passés avec sa mère dans la campagne anglaise lui rappelle les joies simples de l'enfance. Comme ce jour où il se livre au « jeu du castor ». Sur une pente au-dessus d'une auberge, John, son frère, les enfants des Brookes-Smith, fabriquent un barrage pour détourner plusieurs ruisseaux et créent un étang d'un bon millier de litres. La joyeuse compagnie, insouciant, finit par défaire l'édifice et une vague impressionnante déferle vers une vieille dame en contrebas qui réussit à fuir ce mini raz-de-marée, plus de peur que de mal. La petite troupe facétieuse se cache dans les hauteurs, puis retourne à l'auberge l'air de rien. Cette technique du castor se retrouvera dans un passage du *Hobbit*. Bilbo et ses amis Nains utiliseront le même procédé pour créer un bassin artificiel devant la porte d'entrée de la Montagne Solitaire, un ouvrage de défense pour en rendre l'accès plus difficile.

Après ce long périple, la troupe arrive à Zermatt dans le canton du Valais. John ressemble à un vagabond, un rôdeur, un peu comme son futur Aragorn. Il s'amuse de voir quelques dames de la haute bourgeoisie française le toiser, comme s'il n'avait pas sa place dans cette villégiature pour gens du monde. Le lendemain, pour faire ses adieux à la montagne, il grimpe jusqu'à un club alpin pour admirer le Cervin et manque de peu un nouveau rendez-vous avec la mort. Il glisse vers une crevasse sans fond, ses amis auxquels il est encordé le rattrapent de justesse. Il se rappelle alors sans doute son compatriote Edward Whymper, premier alpiniste à avoir escaladé le Cervin en 1865, victoire amère qui se solda par la mort de quatre de ses compagnons lors de la descente. Lui aussi s'apprête à aller au bout de ses ambitions. Il vient

d'obtenir une bourse pour entrer au collège d'Exeter à l'université d'Oxford, qu'il doit rejoindre après ce périple. Enfin, il arrive sur les hauteurs, le mont Cervin lui fait face, un sommet mythique en forme de pyramide. Le Matterhorn pour les Suisses allemands, qu'ils appellent aussi parfois Berg der Berge, la montagne des montagnes, la mère des montagnes. Der Berggeist, l'esprit de la montagne, lui sera favorable.

John ne le sait pas encore, mais il vient d'accomplir un voyage en Terre du Milieu. Il complète ainsi une géographie imaginaire dont l'origine remonte à son enfance. Le Comté, au féminin dans l'ancienne traduction française, la terre des Hobbits, existe déjà dans ses souvenirs. Cette nature alpine, quasi inviolée, lui en rappelle une autre, des centaines de mètres plus bas. Celle de la campagne des West Midlands où il vécut de l'âge de 4 à 8 ans avec sa mère Mabel et son frère, sorte de parenthèse enchantée avant les faubourgs sombres et pollués de Birmingham où il résida ensuite. En 1955, l'année de publication du dernier tome du *Seigneur des Anneaux*, Tolkien expliquera dans un courrier que Le Comté est « plus ou moins un village du Warwickshire » à la fin du XIX^e siècle. La petite famille habitait alors une charmante maison en brique du hameau de Sarehole. Un village qu'il qualifiera plus tard de « presque rural », à quelques kilomètres du centre de Birmingham ; l'endroit fut annexé au Warwickshire en 1911 pour devenir une banlieue de la capitale des West Midlands l'année de la mort de l'écrivain en 1973. Enfant, il y dessinait déjà des arbres qu'il vénérera toute sa vie, regrettant bien des années après l'abattage d'un saule à quelques dizaines de mètres de son ancien foyer, comme s'il s'était agi d'un vieil ami. À Sarehole, dès que le soleil brillait, il pouvait s'évader dans une contrée tout aussi bucolique que son futur Comté.

Moulins, collines, bois, chemins perdus, routes sinueuses, partout de petites parcelles cultivées, nombreuses haies, ruisseaux, gués et ponts en vieille pierre, chênes centenaires, hêtres immenses, ormes majestueux, prêles, jacinthes, fougères et des champignons, mûres, noisettes à portée de cueillette. À deux pas de sa maison, les bois, marais et tourbières de Moseley constituaient un terrain de jeu idéal. La nature y reprenait peu à peu l'allure d'une forêt humide après avoir été une zone défrichée depuis le Moyen Âge, un vrai décor de conte forestier, avec ses arbres bizarrement tordus, ses sources nombreuses, ses zones marécageuses.

Le Comté, projection chimérique de la campagne des West Midlands anglais, sera le point de départ du *Hobbit* et du *Seigneur des Anneaux*, les paysages montagneux de la Terre du Milieu, issus de son voyage en Suisse, en seront le chemin initiatique, pour atteindre leur but ses héros devront prendre de l'altitude. L'anneau unique sera découvert dans les entrailles des Montagnes de Brume par un concours de circonstances, un jeu du destin. Le mal, Morgoth, Sauron, Saruman, n'auront de cesse de chercher à détruire ces paysages magnifiques, cette harmonie naturelle, comme des ogres voraces qui ne laissent derrière eux qu'un panorama lugubre, stérile, minéral, sec, dominé par l'élément feu, noir comme le charbon. À une époque très ancienne, à l'emplacement de ce bois de Moseley où John aimait tant jouer se trouvait l'antique forêt d'Arden. Sa mère, érudite, lui a sans doute raconté qu'avant les XVI^e-XVII^e siècles ce massif forestier des West Midlands, vaste forêt primaire, couvrait encore une grande partie des environs, quasiment tout Birmingham. Mais avec l'industrie naissante, mineurs, forgerons, fondeurs, armuriers, attirés par le minerai de fer dont la région regorgeait, débitèrent presque entièrement cette forêt magnifique pour alimenter leurs forges, au point que dès la fin du

xvii^e siècle, le bois vint à y manquer. Ce qui n'empêcha pas Birmingham de devenir un des principaux centres mondiaux de la première révolution industrielle, elle fut même appelée un temps « l'atelier du monde ». Ses alentours vinrent à se nommer *Black Country*, pays du fer et du charbon. Dans ce paysage, les nuances de gris remplacèrent les nuances de vert. Comment ne pas y voir un parallèle avec le futur Saruman qui peu à peu détruira la forêt qui jouxtera l'Isengard pour alimenter son industrie guerrière et meurtrière ? Plus loin, le Mordor est aussi un *Black Country, full black*.

Drôle de contraste avec le mont Cervin immaculé qu'il contemple avant de dire adieu aux montagnes suisses. Sur ces hauteurs éthérées, il se souvient avec rage et mélancolie de l'année 1900, *annus horribilis* pour lui qui dut quitter la campagne pour aller vivre dans la triste banlieue de Birmingham. Une ville dominée par la fumée des usines, les cimes de leurs gigantesques cheminées, abrutie par le vacarme de feu et d'acier des premières machines industrielles. Même les façades du centre-ville bourgeois étaient noircies par le charbon, une teinte macabre qui dominera ce paysage urbain jusqu'aux années 1960. L'air y était presque irrespirable, une odeur de suie dominait l'atmosphère. D'un point de vue social, même si la population ne cessait d'y augmenter, le tableau était peu reluisant. Birmingham était en train de descendre du sommet économique où elle était montée. Dans certains quartiers de la ville, appelée *Brum* en argot local, les gangs de rue semaient la terreur. Comme les fameux Peaky Blinders, maîtres du quartier de Small Heath. Pas juste quelques voyous un peu brutaux, mais une organisation criminelle avec ses chefs, lieutenants, hommes de main, territoires ; leur arme emblématique était une casquette à laquelle étaient cousues des lames de rasoir. Certains membres des Peaky Blinders étaient à peine âgés de 10 ans, John avait 8 ans lorsqu'il débarqua à Birmingham en

1900. Pour ce jeune garçon, cet exil forcé vers la ville fut un crève-cœur. Sa mère avait été contrainte de quitter Sarehole pour des problèmes d'argent : elle venait de se convertir à la religion catholique avec ses fils, en représailles sa famille retira tout soutien financier à cette jeune veuve. À cette époque les catholiques étaient très mal considérés en Angleterre, associés à l'immigration irlandaise et au terme péjoratif de « papistes ». John croyait avoir trouvé un foyer à Sarehole, il pensait parcourir à jamais ses vastes collines. Depuis les fenêtres de la petite maison ouvrière que sa mère avait louée dans la banlieue de Birmingham, il apercevait désormais les usines géantes de Sparkbrook et du quartier de Small Heath, celui des Peaky Blinders. Le matin, les crissements stridents des tramways avaient remplacé le chant des merles. Lors de ses vieux jours, il qualifia les quatre années qu'il passa à la campagne, comme ayant été « les plus longues et les plus enrichissantes de toute [sa] vie ». Sa mère, malade, ne survécut que quelques années à leur départ de Sarehole.

Plus tard, l'écrivain affirmera nettement sa détestation du monde moderne, de l'industrie, des machines. Dans la fantasy développée par Tolkien, la magie peut être associée à la technologie, l'anneau du *Seigneur des Anneaux* la symbolise dans sa quintessence, sa capacité à allonger la vie, à offrir un pouvoir, au prix d'une soumission. « L'Ennemi [...] en proie au désir de la pure Domination [...] est ainsi le Seigneur de la magie et des machines », écrira-t-il à l'un de ses éditeurs en 1951. Tolkien est un écologiste avant l'heure, un héritier indirect d'Henry David Thoreau. Comme pour ce philosophe et poète américain, mort en 1862, l'amour que voue Tolkien à la nature est une philosophie, une esthétique, un désir, une spiritualité, un art de vivre. Une évasion légitime de « l'Âge des Robots, qui combine l'élaboration et l'ingéniosité des moyens avec la laideur et (souvent) l'infériorité du

résultat», écrira-t-il dans un fameux discours sur les contes de fées, à la veille de la Seconde Guerre mondiale. Allocution au cours de laquelle il moquera un clerc d'Oxford qui avait affirmé qu'il accueillerait avec plaisir une usine de production massive et des embouteillages près de son université pour la mettre « en contact avec la vie réelle ». « Pour ma part, je ne puis me convaincre que le toit de la gare de Bletchley soit plus "réel" que les nuages », opposera-t-il à cette éminence. Dans ce discours, Tolkien écrira que « la façon de vivre des hommes croisse en barbarie, à une allure étonnante », que l'ère moderne est « un âge de "moyens accrus à des fins avilies" ». Lors d'une allocution dans une librairie de Rotterdam, trois ans après la publication du *Retour du Roi*, il dira : « Je regarde à l'Est, à l'Ouest, au Nord, au Sud et [...] je vois que Saruman a de nombreux descendants. » Pour Tolkien, Saruman, un magicien affilié au mal, mauvais esprit incarné, pourrait se comparer à un capitaine d'industrie, un marchand d'armes. Dans *Le Hobbit*, l'écrivain interviendra directement dans le récit en tant que conteur au risque de l'anachronisme, et y expliquera qu'il n'est pas « improbable » que les Gobelins, « des créatures sanguinaires et malveillantes, au cœur mauvais [...] aient inventé certains engins qui, depuis, tourmentent le monde, en particulier ces ingénieux dispositifs destinés à tuer beaucoup de gens d'un seul coup, car ils ont toujours apprécié les roues, les moteurs et les explosions [...] ». John, pour l'instant captivé par les cimes enneigées, sera bientôt un témoin direct des tueries de masse de la Première Guerre mondiale. À l'âge de 62 ans, Tolkien affirmera que l'évolution technologique produit des « choses qui ne sont pas nécessairement maléfiques, mais qui, les choses étant ce qu'elles sont, et la nature et les motivations des maîtres de l'économie [...] étant ce qu'elles sont, serviront de manière presque certaine des desseins maléfiques ».

Ce catholique plutôt conservateur, bien que finalement assez inclassable, fascinera toute la jeunesse en rébellion des années 1960-1970 avec *Le Seigneur des Anneaux*, dont l'un des principaux thèmes sous-jacents, la protection de l'environnement, le respect et l'amour de la nature, sera une des grandes causes. Malgré le décalage entre son mode de vie et celui des hippies, Tolkien reconnaîtra dans un courrier en 1968, en pleine vague contestataire, que leurs motivations étaient « respectables », parce qu'elles s'opposaient à « l'enrégimentement » et à « l'ennui ». Sans doute aussi parce que la *beat generation* prônait le retour à la nature comme une expérience, un voyage initiatique, une libération, un désir, plutôt qu'une idéologie.

Quelques semaines après son voyage en Suisse, John est de retour dans les noirs faubourgs de Birmingham et jette un dernier regard vers l'entrée d'une maison d'Highfield Road où il occupait une chambre depuis janvier 1910, son troisième foyer d'accueil depuis la mort de sa mère sept ans plus tôt. Le jeune homme empoigne sa valise, le sourire aux lèvres. Direction Oxford, où ses premiers cours débutent le 15 octobre. Dès son arrivée dans la ville universitaire, les jardins et les arbres majestueux de l'Exeter College le ravissent. Il pose ses valises sur le parquet de l'appartement simple et confortable de deux pièces mis à sa disposition et fait son entrée dans une des meilleures universités du monde. À force de travail et de volonté, John y est arrivé. Sans fortune personnelle ni parents.

Une fois installé, il visite sans doute la majestueuse chapelle du collège d'Exeter, et y découvre une tapisserie sur le thème de l'adoration des Rois mages, achevée en 1890, l'œuvre d'un duo d'artistes célèbres, parmi ses principales influences, tous les deux d'anciens élèves de l'Exeter. Comme John, le premier,

Edward Burne-Jones, un peintre préraphaélite renommé, est également passé par la King's Edward School à Birmingham. Le futur écrivain le connaît donc forcément et a dû beaucoup aimer *The Beguiling of Merlin*. Cette peinture fut achevée en 1877, sa représentation de l'imaginaire arthurien, à la manière des grands peintres italiens de la Renaissance, la touche de modernité des préraphaélites en plus, est parfaitement en adéquation avec son futur hyper réalisme paysager et linguistique, proche aussi de l'univers légendaire médiéval dont il s'inspirera. Le même principe : donner vie à l'irréel féerique par le jeu de la vraisemblance réaliste, s'inspirer des anciens en les revisitant. Un travail d'orfèvre illusionniste.

Le deuxième auteur de cette magnifique tapisserie aura une influence beaucoup plus directe sur l'œuvre de J. R. R. Tolkien. William Morris est sans doute l'un des plus grands artistes anglais du XIX^e siècle. Un touche-à-tout, à la fois écrivain, peintre, architecte, tisserand, poète, imprimeur, activiste... En tant qu'écrivain, William Morris est l'un des précurseurs du type de fantasy qu'ensuite Tolkien portera à son pinacle. Mondes médiévaux légendaires, magiques, inspirés des anciennes cultures de l'Europe du Nord, place centrale de la nature, écriture paysagère pointilliste, usage d'une langue archaïsante en phase avec le récit. Morris imagine un Moyen Âge idéalisé qui s'oppose aux ravages de la révolution industrielle, un paradis perdu. Cet artiste est un des créateurs du mouvement Arts and Crafts, dont la philosophie prône le rejet des marchandises standardisées de l'ère industrielle, produites à des milliers d'exemplaires. Morris est aussi un activiste politique, un socialiste libertaire, défenseur de ce que l'on appellera plus tard l'écologie radicale. Comme le jeune homme qui admire son ouvrage, il voue un culte à la forêt depuis l'enfance, à la nature. Malgré leurs différences idéologiques, ces deux auteurs portent un même combat,

une dénonciation féroce de l'ère industrielle, du militarisme, une défense acharnée de l'environnement. Dans une lettre à son fils Christopher, pendant la Seconde Guerre mondiale, Tolkien fera preuve d'une certaine radicalité en matière de protection de la nature, même si elle sera sans doute aussi teintée d'humour au second degré. Il écrira que, dans cette guerre, « il y a seulement un point positif: l'habitude grandissante qu'ont les hommes mécontents de dynamiter les usines et les centrales électriques; j'espère que cela, maintenant que c'est encouragé comme un acte de "patriotisme", pourra rester une habitude! Mais cela ne sera aucunement profitable si ce n'est pas universel ».

Plus tard, l'écrivain évoquera Morris comme une de ses influences majeures; il lira pour la première fois un de ses romans à la veille de la Première Guerre mondiale, quelques mois avant de poser les premiers éléments de sa future mythologie. Ces deux auteurs ont fait partie des premiers artistes européens à ouvrir les yeux face au désastre environnemental provoqué par la révolution industrielle, à le dénoncer dans leurs œuvres. Ils ont tous les deux créé une mythologie du combat écologique que la jeunesse en révolte à venir des années 1960-1970 intégrera dans sa culture, ou plutôt contre-culture.

Mabel

Fin juillet 1904³, sept ans avant le voyage qu'effectuera John en Suisse, Mabel, sa mère, va beaucoup mieux. Le beau visage fin, presque angélique, de cette femme gracieuse et élancée de 34 ans, a retrouvé des couleurs après plusieurs semaines au grand air. Début juin, John et son frère Hilary, âgés de 12 et 10 ans, l'ont rejointe à la campagne, dans le hameau de Rednal à une dizaine de kilomètres de Birmingham. Elle est logée dans un petit cottage situé à côté d'un lieu de retraite de l'Oratoire catholique de la ville, après un long séjour à l'hôpital. Trois mois plus tôt, en avril, le verdict est tombé, Mabel est atteinte d'une forme sévère de diabète. Si elle avait les moyens de s'offrir des soins de qualité, elle pourrait tenir encore trois, quatre ans avant de succomber, mais elle se trouve dans une situation financière très précaire. En réalité, il lui reste plutôt moins d'un an à vivre. L'insuline, qui aurait pu la sauver, ne sera découverte qu'en 1921. Touché par les difficultés de cette jeune veuve, un prêtre de l'Oratoire de Birmingham, le père Francis Morgan, veille sur elle. Il lui a déniché ce logement à Rednal, pour qu'elle y effectue une

3. Le récit de cette journée est fictif, mais tous les éléments qui le constituent sont réels, les séquences sont de l'ordre du très probable. Il s'agit d'une reconstitution la plus fidèle possible d'une des dernières journées d'été de Mabel et ses enfants.

convalescence, loin de l'air vicié de la grande ville. Et pour qu'après la fin de l'année scolaire, ses fils l'y retrouvent et passent l'été avec elle, avant un automne et un hiver qui risquent de l'emporter.

Mabel et ses deux fils partagent une petite chambre de ce modeste cottage, habité par un facteur et son épouse. La bâtisse est située sur un vaste terrain en partie boisé, proche de la colline de Lickey, un départ de balade idéal. Les fils de Mabel ont l'impression d'être de retour dans les paysages champêtres de Sarehole, où ils avaient vécu des jours heureux avant leur emménagement dans un quartier sinistre de Birmingham.

Ce matin de juillet, après avoir été réveillée par un rayon de soleil annonciateur d'une journée sans nuages, leur mère sent ses forces revenir et se lève tôt, en même temps que ses fils. Le père Morgan les rejoint avec une belle surprise, un cerf-volant. Mais pas une once de vent ne souffle pour l'essayer. Le prêtre propose aux garçons de les emmener sur les hauteurs de Beacon Hill⁴ en fin d'après-midi. L'endroit, ouvert aux vents, est idéal pour étrenner leur jouet. Après une longue sieste, la mère de John se sent suffisamment en forme pour les accompagner. Elle a envie de renouer avec les promenades d'été enchantées de Sarehole. Du sommet de Beacon Hill, dont les pentes commencent à une courte demi-heure à pied de leur cottage, le panorama sur les environs est renommé. La petite compagnie passe par des chemins ruraux, se régale de mûres, observe les fermiers faner leurs champs, puis entame l'ascension. Enfin apparaît une trouée au bout du chemin forestier qu'ils gravissent. Le sommet de Beacon Hill forme une petite clairière. Le père Morgan déploie une couverture au sol pour Mabel. Puis il rejoint les garçons pour les aider

4. Il y a un autre Beacon Hill en plein Birmingham.

à faire voler leur cerf-volant. La mère de John rit aux éclats quand John et Hilary s'emmêlent avec les fils.

Puis d'un coup, elle passe du rire aux larmes, trop discrètes pour que le prêtre et ses fils les aperçoivent. Elle se sent bien mieux qu'au printemps, mais le mal qui la ronge est toujours à l'œuvre. Il est simplement atténué par les beaux jours, la présence à ses côtés de ses fils. Elle vit une journée idéale, une rémission de courte durée qui ressemble à un moment d'éternité, un bonheur presque insoutenable. Depuis plusieurs mois, cette jeune veuve est épuisée, à bout. Durant l'hiver ses deux fils ont attrapé la rougeole, suivie d'une pneumonie pour Hilary. Les soins qu'elle leur a procurés ont eu raison de ses dernières forces. En décembre, elle a écrit une lettre à sa belle-mère : « Je continue d'avoir envie de dormir, pendant des semaines entières, avec un malaise et un froid intérieur qui font que je ne peux presque plus continuer. » Un appel au secours. Mais les Tolkien et les Suffield, sa propre famille, ne pardonnent pas à Mabel sa conversion récente à la religion catholique, et ne l'aident pas ou pas assez. Les liens ne sont pas totalement rompus, mais une indifférence glaciale l'éloigne des siens.

La mère de John a commencé à fréquenter l'église catholique Sainte-Anne à Birmingham vers la fin de l'année 1899, accompagnée de ses fils et de sa grande sœur Edith. Ils s'y sont tous les quatre convertis en juin 1900. Au début du xx^e siècle, la religion catholique renaît de ses cendres en Angleterre, après plusieurs siècles de rupture et d'affrontements entre la Couronne britannique et la papauté. Depuis le schisme anglican de 1534, l'Église anglicane a remplacé l'Église catholique, son chef suprême est le roi d'Angleterre, au lieu du pape. En 1850, Pie IX rétablit une hiérarchie ecclésiastique en Grande-Bretagne, mais elle n'y fut pas la bienvenue. Les grands journaux dénoncèrent « *a papal aggression* », des prêtres

furent durement molestés, des églises vandalisées. La papauté fut accusée de profiter de la vigueur de l'immigration des catholiques irlandais en Angleterre, associés pour certains aux premiers «fenians», les membres de l'Irish Republican Brotherhood, créée en 1858, auteurs d'une longue série d'attentats à la dynamite entre 1881 et 1885.

L'église Sainte-Anne, où Mabel s'est convertie, est un imposant bâtiment de briques rouges, érigé seize ans auparavant. Il symbolise la montée en puissance de la communauté catholique de Birmingham, et celle de ses travailleurs irlandais. À l'époque, Birmingham est déjà la plus irlandaise des grandes villes britanniques. La mère de John s'est convertie au point d'entrée principal de la reconquête de l'Angleterre par l'Église catholique. Deux ans avant d'y rétablir une hiérarchie ecclésiastique, le Vatican a choisi Birmingham pour soutenir la création d'une première communauté catholique en langue anglaise, membre de la congrégation de l'Oratoire de saint Philippe Néri. L'Oratoire de Birmingham, rejoint par Mabel deux ans après son baptême, est au départ une simple chapelle, il sera remplacé en 1910 par un édifice de la taille d'une basilique.

Depuis la mort tragique de son mari, lorsque John avait 4 ans, Mabel mène une quête spirituelle et lit beaucoup de livres sur le christianisme. Sans doute a-t-elle été sensible au vent de conversion qui soufflait alors en faveur des catholiques, dont le cardinal John Henry Newman, le fondateur de l'Oratoire de Birmingham, était un des initiateurs principaux. Béatifié en 2010, il fut l'auteur d'une autobiographie racontant sa conversion de l'anglicanisme au catholicisme, *Apologia Pro Vita Sua*, publiée en 1864. Un best-seller qu'a forcément lu Mabel et qui l'a sans doute beaucoup influencée. Pour Newman, comme pour ceux qui le suivirent, se convertir au catholicisme était un juste et logique retour au sein d'une

Église première et universelle, qui ne pouvait être liée au destin d'une dynastie royale, comme l'était l'anglicanisme. César ne pouvait pas gouverner une Église authentique. *Back to Rome, back home*. Lorsque Mabel s'est elle-même convertie, ce retour vers la foi catholique était à ses débuts, actuellement en Angleterre le nombre de ses pratiquants se rendant à l'office chaque semaine a légèrement dépassé celui des anglicans. Sa conversion s'inscrit dans un mouvement de fond propre à l'histoire religieuse du pays ; ce n'est pas un acte irréfléchi, comme le pensent les Tolkien et les Suffield.

Pour eux, cette jeune veuve impose à ses deux fils une foi qui risque de les discriminer, de les associer aux indépendantistes irlandais, alors que depuis la mort de leur père, la situation financière de la petite famille est précaire. La mère de John dispose d'un maigre revenu d'actions minières hérité de son mari, mais pas assez pour vivre, elle dépend de l'aide de sa propre famille. Et les réactions les plus virulentes face à sa conversion sont venues des siens, les Suffield. Ces derniers, originaires du Worcestershire, furent des marchands de tissus prospères, qui s'installèrent à Birmingham en 1826 et perdirent leur commerce lors d'une crise économique vers 1889. John Suffield, le père de Mabel, devint représentant de commerce pour une marque de produits désinfectants. Ce patriarche à la grande barbe blanche, d'humeur souvent joviale et sans doute excellent vendeur, réussit à gagner suffisamment d'argent pour permettre aux siens de retrouver une certaine aisance financière après la perte de leur commerce. Après le décès du mari de Mabel, sa famille était en mesure de l'aider. Mais lorsque sa fille est devenue catholique, John Suffield était lui-même passé de l'Église méthodiste à la foi unitariste depuis plusieurs années. Cette doctrine nie la Sainte Trinité et proclame que le Christ était un simple prophète. Pour le père de Mabel, la conversion de sa fille au catholicisme est une trahison, une négation de sa

propre foi qui se veut plus moderne, débarrassée de croyances qu'il juge archaïques. Pour lui, sa fille régresse. Il ne comprend pas son choix, alors qu'en avance sur son temps, il lui a procuré un haut niveau d'instruction. En guise de représailles, il lui coupe les vivres. D'autant plus que, facteur aggravant, Mabel a entraîné sa sœur aînée Edith dans sa conversion, en cachette de son mari, Walter Incedon, qui pourtant aidait aussi financièrement sa belle-sœur. En réaction à cette conversion inattendue, Walter, un anglican pratiquant, force son épouse à abjurer sa foi et retire tout soutien à Mabel qu'il accuse de trahison. Pour elle, côté Suffield, plus aucune aide n'est à attendre, à moins de renoncer à la religion catholique.

Les Tolkien, baptistes pour la plupart, n'approuvent pas du tout le choix de la mère de John, mais ils ne coupent pas totalement les ponts. Ils continuent même à l'aider un peu, à la mesure de leurs faibles moyens ; contrairement aux Suffield, ils ne se sont pas remis de la longue stagnation de l'économie des années 1870-1890. Ce sont eux qui ont payé les frais de scolarité de John lorsqu'il entra à la prestigieuse King Edward's School en septembre 1900, quelques mois après la conversion de Mabel. Mais ils sont tout de même très inquiets de voir John et Hilary dans les mains de catholiques que ces protestants considèrent comme des oppresseurs. Les deux familles rejettent fermement le choix religieux de Mabel, et espèrent la faire renoncer à ce qu'ils considèrent comme une folie.

Mais la mère de John est une femme de conviction, hors de question pour elle de plier devant son père, qui a justement encouragé son indépendance intellectuelle. Cette jeune veuve est une femme moderne, éduquée, érudite, dans la lignée des suffragettes, comme sa sœur Jane. Elle estime que sa foi est une affaire personnelle. Sa quête spirituelle est sans doute pour elle une forme d'émancipation. Cette femme libre rappelle l'un des principaux personnages féminins du

Seigneur des Anneaux, Éowyn, la nièce de Théoden, le roi du Rohan. Une femme guerrière contre l'avis des hommes qui par son entêtement à porter les armes, donnera le coup de grâce au Sire-Sorcier d'Angmar, le seigneur des Nazgûl, les spectres maléfiques de Sauron. Le Sire-Sorcier s'avancera vers elle lors d'une bataille et la prenant pour un soldat lui dira qu'aucun homme ne peut s'opposer à un Nazgûl, ce à quoi Éowyn, travestie en guerrier, lui répondra qu'elle n'en est pas un, puis transpercera le spectre de son épée. Dans *Le Seigneur des Anneaux*, ce sera donc une femme qui débarrassera la Terre du Milieu d'un de ses ennemis les plus puissants.

Sur les hauteurs de Beacon Hill, la mère de John pense au testament qu'elle a commencé à rédiger il y a quelques jours. Il faut s'occuper de l'avenir de John et Hilary, elle craint la saison froide qui arrive à grands pas. Pour cela, Mabel compte s'appuyer sur le père Francis Morgan, qu'elle a désigné comme le futur tuteur de ses enfants. Ce prêtre de l'Oratoire de Birmingham avait 43 ans lorsqu'il fit la rencontre de Mabel en 1902. Il a sans doute été sensible à la dure situation de cette jeune veuve dans le besoin, qui vivait avec ses deux fils dans un logement insalubre sur Oliver Road, un quartier miséreux, traversé par une route couverte d'une boue noire et collante. Une épreuve imposée à cause de sa conversion. Morgan ne pouvait que l'aider ou se renier. Au fil du temps et de ses visites, le père Francis est devenu un ami intime de la famille. Mabel lui accorde désormais toute sa confiance, l'avenir lui donnera raison. L'homme, d'origine galloise et anglo-espagnole, affiche un visage rond et jovial qui témoigne d'un caractère joyeux. Ce prêtre est excessivement volubile au regard des standards britanniques, démonstratif même. Ses ascendances méridionales prédominent, il rit fort, blague beaucoup. John, déjà passionné par les langues étrangères,

adore l'entendre s'exprimer en espagnol. Ce religieux débonnaire est un soleil pour eux, parfois il leur offre des cadeaux, des livres pour John et Hilary, aujourd'hui un cerf-volant. Il dispose d'un confortable revenu de sa famille maternelle, qui a fait fortune dans le commerce du xérès, un vin apéritif espagnol. La communauté de l'Oratoire n'exige pas les vœux classiques des prêtres membres d'ordres religieux, Morgan use de son argent comme il l'entend, il n'a pas été obligé de céder ses biens à l'Église. Cette aisance lui permettra d'assurer un niveau de vie décent aux enfants de Mabel, lorsqu'il deviendra leur tuteur.

Un an avant son décès en 1973, J. R. R. Tolkien qualifiera cet homme de «second père». Devenu catholique pratiquant, l'écrivain n'en sera pas moins lucide sur les excès et les défauts de l'Église catholique. En 1965, il déclarera avoir «rencontré des prêtres irritables, stupides, négligents, vaniteux, ignorants, hypocrites, paresseux, éméchés, insensibles, cyniques, mesquins, avides, vulgaires, snobs et même (je le devine) immoraux», mais qu'à lui seul le père Francis les rachetait tous. Il confiera que même s'il voyait aussi en Morgan un «vieux snob pépère et bavard», c'est ce dernier qui lui «a appris la charité et le pardon». Deux valeurs cardinales du *Seigneur des Anneaux* et du *Hobbit*, Bilbo et son neveu Frodo épargneront Gollum chacun à leur tour, lorsqu'ils tiendront sa vie entre leurs mains, au risque de perdre la leur. Fortuitement, leur geste de pitié permettra de détruire l'anneau unique. À la fin, face au gouffre incandescent du Mont Destin, Frodo flanchera, voudra garder l'anneau, refusera de le jeter dans les flammes. Gollum s'en emparera et par accident tombera avec dans la lave. Ce concours de circonstances providentiel mettra fin au règne de Sauron. Si Bilbo puis Frodo n'avaient pas témoigné de la compassion pour Gollum, Sauron aurait gagné. Une leçon d'humanité magistrale.